

Ximenès proposa en outre au roi une nouvelle manière de percevoir les impôts, laquelle devait être tout à la fois plus sûre et moins coûteuse que celle qui était en usage. Il lui fit en même temps, avec beaucoup de franchise, des représentations au sujet de ses dépenses : « depuis quatre mois qu'il régnait, il avait plus dépensé, en dons et présents que ses aïeux, les rois catholiques, pendant les quarante années de leur règne. Si Charles voulait se montrer généreux, ce qui était sans doute un ornement pour un roi, il ne devait toutefois récompenser que ses vrais serviteurs, et s'abstenir de faire des présents à ceux dont l'activité était nulle et la fidélité suspecte. Trois choses, selon lui, contribuaient à affermir la puissance d'un souverain : d'abord, la justice rendue avec impartialité à tout le monde, aux petits comme aux grands ; secondement, une sollicitude particulière pour les guerriers bien méritants ; et troisièmement, ce qui était très-important, le maintien constant du trésor royal dans un état prospère » (1).

De nouveaux préparatifs de guerre vinrent alors interrompre Ximenès dans ses travaux d'administration intérieure. A la suite de la conquête d'Oran, Alger, comme nous avons vu, avait aussi reconnu la prééminence de l'Espagne, et s'était obligé à payer un tribut annuel. Quelque temps après, l'audacieux corsaire, le jeune Horuck Barbarossa, de Mitylène, dans l'île de Lesbos, avait commencé à rendre son nom redoutable sur les flots et sur les rivages de la Méditerranée, de sorte qu'à vingt et un ans, il commandait déjà une flotte de pirates de quarante galères. Dès l'année 1515, encore du vivant de Ferdinand, il avait tâché de conquérir la forteresse de Bougie, que les Espagnols possédaient en Afrique; et quoiqu'à

(1) Gomez, l. c., p. 4098. Fléchier, l. IV, p. 389.

cette première tentative il eût eu le bras gauche emporté par un boulet de canon , il s'était emparé dans une seconde attaque du petit château de Bougie, dont il avait fait massacrer toute la garnison , composée de chrétiens ; mais l'assaut donné, le 25 novembre , à la forteresse principale, avait échoué, et il avait dû se retirer. (1).

En revanche, il réussit, par l'entremise de la caste sacrée des Morabites , à faire soulever contre l'Espagne les Maures d'Afrique, en leur représentant combien il était criminel et ignominieux pour des mahométans de payer tribut à des chiens de chrétiens. En conséquence , le roi d'Alger, Sélim Beni Timi , lui demanda son secours, afin d'être en état de refuser aux Espagnols tribut et obéissance. Barbarossa se rendit près de son ami, mais il l'égorgea perfidement dans le bain , se plaça lui - même sur le trône d'Alger , refusa le tribut , et menaça même les places fortes des Espagnols dans le voisinage , ainsi que les princes maures qui leur étaient alliés (2).

Déjà Tunis était menacé et son roi assassiné , lorsque l'héritier de ce prince s'enfuit en Espagne pour demander le secours de Ximenès contre le brigand.

Aussitôt le Cardinal dirigea contre Alger un corps de huit mille hommes , sous la conduite de Diégo Véra avec les vaisseaux nécessaires, afin de reconquérir cette ville et de punir les pirates. Il avait d'abord chargé du commandement Ferdinand Andrada , qui l'avait refusé parce qu'il se trouvait dans l'armée trop de mauvaises troupes. Le choix que le Cardinal fit ensuite de Véra , général de l'artillerie , excita tout d'abord des doutes dans l'esprit de

(1) Martyr, Ep. 574. Ferreras.

(2) Martyr, Ep. 574. — Gomez, l. c., p. 4099. — Fléchier, l. IV, p. 390. Ferreras.

beaucoup de personnes , entr'autres de P. Martyr (1), qui dit de lui qu'il était plus bavard et fanfaron que brave. La flotte , partie à la fin de septembre 1516, aborda, au commencement d'octobre, à la côte d'Algérie, et trouva la ville très-bien gardée et défendue. Voulant l'attaquer de tous les côtés à la fois , Véra , contre l'avis des autres chefs , affaiblit l'armée en la partageant en quatre corps. Les généraux de leur côté, n'obéissant qu'à regret, montrèrent peu de zèle à faire leur devoir , et Véra commit encore tant d'autres fautes, que l'entreprise eut la plus triste issue, et qu'il dut rentrer en Espagne couvert de honte , pour y être la risée des enfants. « Avec ses deux bras , disait-on dans des chansons faites contre lui , il n'a pas pu battre Barbarossa qui n'en a qu'un. »

Ximenès reçut cette fâcheuse nouvelle à la fin d'octobre, au moment où il était assis dans un cercle de théologiens occupés d'une dispute. Lorsqu'il eut pris lecture de la lettre, il dit, sans changer de mine à ceux qui l'entouraient : « Notre armée a été battue et en partie détruite ; mais ce qu'il y a de bon en cela , c'est que l'Espagne a perdu à cette affaire un grand nombre de vauriens. » Cela dit , il fit continuer l'entretien théologique. Les uns admirèrent son sang-froid et l'empire qu'il avait sur lui-même ; d'autres accusèrent le Cardinal auprès de Charles à cause de l'entreprise elle-même, et Ximenès se défendit contre leurs inculpations dans une lettre particulière , où il porte à mille le nombre des tués. Il faut croire qu'il en avait en même temps donné avis au pape ; car Léon X lui fit exprimer par le cardinal Bembo combien il déplorait ce malheur , et l'anima à tenter une nouvelle attaque contre Alger, en l'assurant que de son côté il avait dessein d'exciter les princes chrétiens à faire la guerre aux Turcs. Tou-

(1) Martyr, Ep. 374 : « Is magis loquax est et jactabundus , quam strenuus.

tefois, l'expédition contre Barberousse ne se renouvela pas du vivant du Cardinal; mais dès l'année 1518, l'audacieux pirate fut tué d'un coup de pierre, que lui lança un enseigne espagnol, dans une guerre avec l'Espagne et le roi de Trémesen (1).

Vers ce temps là, Ximenès, de commun accord avec le Conseil royal, fit publier dans tout le royaume, contre les marchands génois, un édit qui leur ordonnait de quitter la Castille dans un bref délai, sous peine de la perte de leurs biens et même de la vie. Le motif d'une si grande rigueur, était un événement extrêmement désagréable, que nous allons rapporter. Peu de temps avant le départ de la flotte envoyée contre Barberousse, le vaillant et hardi navigateur Jean del Rio, de Tolède, qui, à défaut d'autres occupations guerrières, exerçait aussi secrètement la piraterie pour son propre compte, avait causé aux marchands génois des dommages considérables. Ceux-ci, à leur tour, l'attendirent avec trois galères de guerre et trois vaisseaux marchands dans le port de Carthagène, où ils voulaient prendre un chargement de laine. Del Rio y arriva en effet avec son galion, mais en compagnie et sous la protection de dom Bérenguel de Omns, qui était allé à la tête d'une escadre à la poursuite des pirates africains, et revenait chargé de butin, après une course heureuse. Bérenguel ayant refusé d'acquiescer à la juste demande des Génois et de leur livrer del Rio, ceux-ci tâchèrent de se venger eux-mêmes et coulèrent à fond le vaisseau du pirate. Bérenguel irrité attaqua alors les Génois, et fit tirer sur eux, non-seulement de ses propres vaisseaux, mais encore avec les pièces grossières d'artillerie qui se trouvaient à Carthagène. Après une vigoureuse défense et de grandes per-

(1) Gomez, l. c., p. 4099, 4100. Martyr, Ep. 621. Fléchier, l. IV, p. 394, etc. Ferreras.

tes des deux côtés , les Génois durent enfin abandonner le port ; mais avant leur retraite , ils avaient tellement maltraité la ville , et si fort endommagé , de leurs pièces bien dirigées , les tours et les maisons qui dominaient les autres , que les habitants s'écriaient , en gémissant , que les Turcs à peine auraient pu faire autant de mal à leur ville.

L'indignation contre les Génois fut grande et générale , et Ximenès la partagea aussi , comme il le fit voir par l'édit excessivement rigoureux dont nous avons parlé. Mais il était aussi , d'autre part et avec raison , extrêmement irrité contre Bérenguel , et il lui retira sur-le-champ le commandement de la flotte. Mais ce seigneur trouva des amis à la cour de Belgique et fut rétabli dans sa dignité au grand déplaisir du Cardinal. Toutefois , bientôt après , et dès la fin d'août , il fit en quelque sorte oublier sa faute par une bataille navale , où il s'empara de quatre vaisseaux turcs à trois rangs de rames (1).

Quant aux Génois , ils éprouvèrent de la manière la plus sensible pour leur commerce les effets de l'édit en question , et ils se hâtèrent d'envoyer à cet effet une députation au roi Charles en Belgique , pour lui présenter leurs excuses et l'assurer que leur gouvernement avait extrêmement déploré ce qui avait eu lieu ; que du reste , ce n'était pas Gènes , mais Bérenguel qui était la première cause de tout le mal ; que , cependant , pour donner satisfaction à la couronne d'Espagne , leur sénat avait condamné à mort les capitaines des navires qui avaient combattu , et infligé d'autres peines graves aux autres officiers ; que du reste la vengeance du Ciel les avait prévenus , et avait presque entièrement détruit ces vaisseaux près de Nice dans une tempête. Sur ces représentations , Charles leur pardonna et

(1) Gomez, l. c., p. 1100, 1001, Martyr, Ep. 573, 576.

promit de retirer l'édit du Cardinal. Mais Ximenès fit des objections, et représenta qu'il était survenu de nouveaux sujets de différend qui exigeaient la continuation du séquestre sur les biens des Génois. Ainsi, il avait appris que les Génois s'étaient alliés avec la France, pour conquérir les possessions espagnoles en Italie; et aussi longtemps que durerait cet état de choses, il ne fallait pas réintégrer les Génois dans leurs biens, afin qu'en cas de guerre, on pût la faire aux Génois à leurs propres dépens. Toutefois, ces derniers ne tardèrent pas à dissiper le soupçon qui pesait sur eux, et de cette manière, ils recouvrèrent, avec l'assentiment de Ximenès, leurs biens confisqués en Espagne (1).

Le régent ne bornait pas sa sollicitude à la Castille seule; son attention se portait également sur tout ce qui était le plus utile au roi et le plus avantageux à ses royaumes. C'est ce que prouve le fait suivant.

Le duc de Najara, vice-roi de Navarre, avait mandé au Cardinal qu'il avait reçu du roi Charles l'ordre d'envoyer sa cavalerie, en Italie, à l'empereur Maximilien, afin de l'aider à faire le siège de Brescia. Dans l'intervalle, en effet, la France avait de nouveau fait des progrès considérables en Italie; et dès lors la guerre de Maximilien contre cette puissance, avait été entreprise autant dans l'intérêt de son petit-fils que dans le sien propre. Ximenès crut donc que, dans cette occurrence, il ne lui était pas permis de priver ces deux princes du secours de ses conseils et de ses lumières, et il se hâta d'envoyer à Charles un courrier, pour le prier de détourner son aïeul du siège de Brescia, place extraordinairement fortifiée par la nature et par l'art, et de l'engager au con-

(1) Gomez, l. c., p. 4402, 4403. P. Martyr, Ep. 585. Fléchier, l. IV, p. 394-399.

traire à faire le siège de Milan , attendu qu'après la prise de cette capitale , Brescia et toutes les autres villes de la Lombardie devraient nécessairement se soumettre. Que si , ajoutait-il , le roi de France attaquait le royaume de Naples , il avait dessein , si Charles le permettait , de faire de son côté une invasion en France et de faire aussitôt marcher ses troupes contre Paris. Quant aux membres de la noblesse napolitaine qui vivaient à la cour de Bruxelles , il pria Charles de défendre à ses courtisans de les traiter avec dédain , et de faire régler leurs affaires aussi promptement que possible , afin de ne pas s'aliéner l'aristocratie de Naples , mais de la gagner et de s'assurer de sa fidélité en cas de guerre. Que pour les légions espagnoles qui se trouvaient à Naples , il était de la plus haute importance qu'on ne retînt pas plus longtemps leur solde , et qu'il fallait plutôt différer les paiements de la cour que ceux des soldats. Afin de calmer tous les autres mouvements de l'Italie , ajoutait-il encore , Charles devait , avant tout , tâcher de gagner la bienveillance du pape Léon X ; que , malgré les belles assurances qu'il ne cessait de donner , il ne fallait pas entièrement se fier à ses vues politiques. Tout récemment , disait-il , Léon avait accordé aux Français l'impôt de la croisade , quoiqu'il fût visible que ceux-ci ne voulaient pas faire la guerre aux Turcs , mais à l'Allemagne et à l'Espagne ; il fallait , en conséquence , le tenir en quelque sorte dans la crainte , comme lui , Ximenès , l'avait fait depuis peu , par une lettre où il l'engageait , avec franchise à se montrer animé de sentiments plus bienveillants à l'égard de l'Espagne. Charles , par conséquent , devait faire avec beaucoup de soin le choix de l'ambassadeur qu'il enverrait à Rome , et à qui il serait facile de gagner la plus grande influence dans le corps diplomatique. » Cet avis était d'autant plus nécessaire que Charles , sur le conseil de ses amis de Belgique ,

avait associé don Pédro Urrea à l'ambassadeur espagnol à Rome , Jérôme Vich ; et que ces deux hommes , au lieu de travailler de concert dans l'intérêt de leur maître , étaient toujours opposés l'un à l'autre , et ne cessaient de se faire obstacle et de paralyser mutuellement leur action. « Mais ce qui est aussi d'une haute importance , disait encore Ximenès , c'est la personne du nonce pontifical , parce que c'est des rapports qu'il fait que dépend l'entente amicale des deux cours ; et que souvent déjà , l'incapacité ou la hauteur d'un nonce a été la source des divisions les plus violentes et de grands ébranlements. Il avait appris , récemment , que le pape avait désigné pour nonce en Castille Laurent Pucci , neveu du Cardinal Pucci ; mais Charles devait tâcher de faire revenir sur ce choix , à cause de la légèreté de ce jeune prélat , ainsi que de l'orgueil et de l'avidité insatiable de son oncle (1). » Cela fut cause qu'on envoya en Espagne , non Pucci , mais le Cardinal Ægidius de Viterbe , général des Augustins , qui n'arriva qu'après la mort de Ximenès , au printemps de 1518 (2).

Pendant ces événements , Ximenès s'intéressa avec beaucoup de zèle à son ancien adversaire , le Cardinal Carvajal , ancien chef des cardinaux conjurés contre Jules II , et qui pour cette raison avait été excommunié. Conformément à la volonté du pape , le roi Ferdinand l'avait , comme nous avons vu , privé aussi de l'évêché de Sigüenza , qu'il avait donné au prince portugais Frédéric. Mais lorsque Carvajal , après la mort de Jules II , se fût réconcilié avec Léon X , et qu'il eût ainsi recouvré sa place de Cardinal (3) , il désira aussi être rétabli dans son

(1) Gomez, l. c., p. 4404. — Fléchier, l. IV, p. 399-404. Cfr. p. 386 , note 2.

(2) Martyr, Ep. 646, 624.

(3) Raynald, Contin. Anal. Baron. ad ann. 4543, n. 47.



évêché de Siguenza, et il trouva un appui dans Ximenès. Toutefois la chose offrait des difficultés ; une émeute éclata dans le diocèse même, entre les partisans de Carvajal et ceux de l'évêque Frédéric, et la querelle ne se termina qu'à la mort de l'évêque de Plasencia, dont Carvajal reçut la place en dédommagement de celle de Siguenza (1).

Vers le milieu de l'année 1516, Ximenès eut l'occasion de montrer la même complaisance pour son collègue dans la régence du royaume, le doyen Adrien d'Utrecht, qu'il proposa à Charles pour l'évêché vacant de Tortosa et pour la place de Grand-inquisiteur d'Aragon. Adrien obtint ces deux emplois éminents ; mais il resta, comme auparavant, en Castille, et dans la position qu'il occupait dans ce royaume. (2) Ximenès procura en même temps au célèbre prédicateur Mota, secrétaire de Charles, l'évêché de Badajoz, dont l'évêque Manrique obtint en échange le siège de Cordoue (3).

(1) Gomez, l. c., p. 4404, 4405. Fléchier, l. IV, p. 402.

(2) Gomez, l. c., p. 4407. Miniana, l. I, c. 4, p. 4.

(3) Gomez, l. c., p. 4407. Martyr, Ep. 576. Fléchier, l. IV, p. 406, etc.

CHAPITRE XXVIII.

Sollicitude de Ximenès pour l'Amérique (1).

La sollicitude du régent s'étendit aussi bientôt sur le nouveau monde découvert à l'autre côté du grand Océan, et qui, aussitôt après sa découverte, avait déjà eu des preuves du zèle de ce prélat pour la religion chrétienne.

A l'époque où Christophe Colomb fit son premier voyage, au moment où, le 12 octobre 1492, il salua plein de joie le pays vers lequel l'avaient porté ses vœux, Ximenès venait d'être appelé de l'obscurité du cloître à la cour royale d'Isabelle. Le même événement avait décidé de la destinée de ces deux grands hommes, que la même année avait vus naître. En effet, lorsqu'Isabelle, dans la joie que lui causait l'heureuse conquête de Grenade, accordait à l'entrepreneur navigateur les vaisseaux qu'il demandait depuis longtemps, elle plaçait, d'autre part, sur le nouveau siège archiépiscopal érigé à Grenade, son ancien confesseur, l'excellent Talavera, qu'elle remplaça, comme nous avons vu, par Ximenès. Pendant que le pieux Père dirigeait la conscience de la reine, Colomb était revenu en Espagne de son premier voyage, le 15 mars 1493, pour

(1) Cette partie de la vie active de Ximenès n'a presque pas été prise en considération par ses précédents biographes.

faire à ses maîtres les rapports nécessaires et leur présenter des preuves de ses récentes découvertes. Il avait amené avec lui des naturels du Nouveau-Monde, et la vue de ces insulaires fortifia le dessein, déjà formé et d'ailleurs si naturel à des rois chrétiens, de procurer à ces infidèles la lumière de l'Évangile. A cet effet, Ferdinand et Isabelle songèrent à faire, des idolâtres amenés en Espagne, des missionnaires pour leur propre pays; ils se chargèrent, ainsi que le prince don Juan, d'être leurs parrains, et les firent élever à Séville pour leur destination future (1). Mais, à l'exemple du pape saint Grégoire-le-Grand, qui n'avait pas voulu attendre jusqu'à ce que les jeunes Anglo-Saxons achetés par lui, pussent être renvoyés dans leur patrie pour en être les apôtres, les deux rois organisèrent aussi sans délai une mission pour le Nouveau-Monde, et l'y envoyèrent, dès le second voyage de Colomb, la même année 1493, au mois de septembre (2).

A la tête des douze prêtres destinés à cette mission, et tirés des différents Ordres et du clergé séculier, se trouvait, revêtu de l'autorité pontificale, Bernard Boil, abbé de la célèbre abbaye de Bénédictins de Montserrat, en Catalogne (3); et sous sa direction, le Franciscain Jean

(1) Herrera, *Historia de las Indias occidentales*, Decada 4, lib. II, c. 5, p. 42. — Decada Madrid, 1730.

(2) D'après Benzon, *Historia Indiæ occidentalis*, 1586, p. 35; Colomb reprit déjà avec lui quatre Indiens baptisés. Mais comme il ne revint en Espagne qu'en mars 1493, et qu'il en repartit déjà en septembre, il est impossible qu'ils fussent déjà préparés à être missionnaires; tout au plus pouvaient-ils servir d'interprètes aux missionnaires. Le récit de Herrera doit donc avoir rapport à d'autres Indiens amenés en Espagne.

(3) D'après Raynald, *Contin. annal. Baron.*, ab anno 1493, n. 24, Boil aurait été un Franciscain. Mais Herrera, dont l'autorité est très-grande quand il s'agit de l'histoire de l'Amérique, dit qu'il était bénédictin (Déc. I, lib. II, c. 5, p. 42); et Wadding, historien de l'ordre de Saint-François, ne le réclame

Perez de Marchena fit bâtir , dit-on, la première chapelle chrétienne à Hispaniola (1). Mais ce qui est inexact , c'est que Barthélemy de Las Casas , alors encore laïc et jeune étudiant de 19 ans , mais , plus tard , prêtre et éloquent défenseur de la liberté des Américains, ait , dès 1493, fait, avec Colomb et son propre père , le voyage du Nouveau-Monde (2).

On ne peut guère savoir si Ximenès eut quelque part à l'envoi de cette première mission américaine; mais Gomez assure qu'environ huit ans après, voyant le peu de résultats obtenus par la mission de Boil et de ses compagnons , il provoqua une nouvelle tentative pour convertir au christianisme le monde transatlantique.

Colomb avait à la vérité pris la bonne voie , en engageant ses prêtres à apprendre la langue des indigènes (3) ; mais si quelques caciques isolés , tel que Guarinoex , se montrèrent disposés à recevoir l'Évangile, l'adoption constante et l'extension du christianisme ne tardèrent pas à rencontrer des obstacles dans les vices et les cruautés des Espagnols, et parfois aussi dans l'inhabileté des premiers

pas pour un des siens ; il combat seulement ceux qui veulent voir dans Boil le premier patriarche des Indes et le véritable apôtre de l'Amérique (Annales Minorum , t. XV, p. 28 , etc.). En effet , Boil fit peu de chose. Du reste , on peut voir dans Raynald le bref qui le concerne ainsi que ses compagnons , l. c. — Voir aussi , sur cette mission , Irving , Vie et voyages de Colomb. liv. V, c. 8.

(1) Wadding, Annales Minorum, t. XV, p. 28, n. II.

(2) Llorente , dans son édition des OEuvres de Las Casas (p. 11), soutient qu'il accompagna seulement Colomb à son troisième voyage en 1498. Prescott (Histoire de Ferdinand , etc.) est tombé sous ce rapport dans une double erreur : I p. , p. 545 , il fait partir Las Casas pour l'Amérique dès l'année 1493 , et le considère déjà alors comme prêtre. Et, II p. , p. 206, Rem. 20, il place son premier voyage en 1498 ou 1502. Cette dernière date est bien la véritable.

(3) Herrera, Dec. 4, lib. III, c. 4, p. 70.

missionnaires. Au reste, tout ce que nous en savons, c'est que le P. Romain Pane, de l'Ordre des Ermites de Saint-Jérôme, et le Franciscain Jean Borgonon gagnèrent pour quelque temps le cacique nommé plus haut, ainsi que ses sujets, jusqu'à ce que les insinuations des autres Indiens et les violences des Espagnols occasionnèrent la défection de cette tribu (1). Nous ne connaissons rien de plus glorieux à dire de toute cette mission; mais, en revanche, nous savons malheureusement que le P. Boil prit injustement parti contre Colomb, se trouva au nombre des plus mécontents, se plaignit entr'autres amèrement de la famine qui survint, et retourna, dès l'année 1494, en Espagne, avec plusieurs de ses compagnons, pour y aller grossir le nombre des adversaires du grand amiral (2).

Colomb revint pour la seconde fois en Espagne, en 1496, afin de se justifier, et triompha en effet de ses ennemis; mais cette fois, il fit la faute d'emmener avec lui en Amérique, à défaut d'autres colons, des malfaiteurs condamnés (3), qui rendirent bientôt le Nouveau-Monde semblable à l'antique Averse, et fournirent aux adversaires de Colomb mille occasions d'élever contre lui des plaintes de toute espèce. Le juge supérieur du Nouveau-Monde, François Roldan, empira encore les choses en se révoltant ouvertement contre Colomb; et ce dernier ayant, par l'introduction des *repartimientos* (4), c'est-à-dire, *distributions*, partagé les indigènes, comme des bêtes de somme, aux Espagnols, et, en les livrant ainsi à des souffrances

(1) Herrera, Dec. I, lib. III, c. 4, p. 70. Irving, liv. XI, c. 2.

(2) Herrera, Dec. I, lib. II, c. 42, p. 53; c. 46, p. 59; c. 40, p. 62. — Irving, Vie et voy. de Colomb, l. VIII, c. 8.

(3) Herrera, Dec. I, lib. III, c. 2, p. 66. Irving, lib. IX, c. 3.

(4) Herrera, Dec. I, lib. III, c. 46, p. 93, etc.

sans nombre, rempli par là leurs cœurs d'une haine irrécyclable pour leurs conquérants ; le roi Ferdinand d'abord, et à la fin, Isabelle elle-même, la grande protectrice de Colomb, purent raisonnablement commencer à douter si le *grand navigateur* était également propre à être un bon gouverneur et un sage administrateur (1). Juan Rodriguez Fonseca, longtemps président du Conseil des Indes, fit tout ce qui était en lui pour entretenir les dispositions défavorables du roi à l'égard de Colomb (2) ; et ces mauvaises dispositions s'accrurent encore considérablement, lorsqu'au mois de juin de l'an 1500, on vit arriver d'Amérique deux vaisseaux chargés de trois cents Indiens, de la classe des partisans de Roldan, que Christophe avait donnés comme esclaves aux Espagnols rentrant dans leur pays. C'est alors que la reine s'écria d'un ton d'impatience : « De quelle autorité souveraine, Colomb ose-t-il ainsi traiter mes sujets (3) ? »

Il en résulta que les deux rois envoyèrent alors à Hispaniola François de Bobadilla, chevalier de l'Ordre de Calatrava, en qualité de *Pesquisidor*, avec des pouvoirs fort étendus, pour examiner l'administration de Colomb, et prendre lui-même la place de gouverneur dans le cas où il le trouverait coupable. Des blanc-seings, que lui confièrent les deux rois, le mirent à même de pouvoir donner, au nom de l'autorité royale, tout ordre que les circonstances lui feraient juger nécessaire. Cette mission avait déjà été résolue au printemps de 1499, mais l'exécution en fut différée jusqu'en 1500, au mois de

(1) Cfr, Irving ut supra, l. XIII, c. 4.

(2) Herrera, Dec. I, l. III, c. 45, p. 94. Irving dépeint aussi le caractère de Fonseca d'une manière fort désavantageuse. Liv. V, c. 8.

(3) Herrera, Dec. I, lib. IV, c. 7, p. 409. Irving, liv. XIII, c. I. Voir aussi Irving, liv. VIII, c. 8, et liv. IX, c. 3, à propos de l'indignation manifestée auparavant déjà par Isabelle, à cause de l'asservissement des Indiens.

juillet, parce qu'on voulait toujours attendre des nouvelles plus favorables d'Hispaniola.

A l'époque où cette résolution fut prise et lorsqu'elle fut mise à exécution, la cour résidait dans le midi du royaume, tantôt à Grenade, tantôt à Séville, pour régler l'administration du royaume conquis sur les Maures, et pour étouffer les soulèvements qui y éclataient. Ximenès s'y trouvait également, occupé à convertir les Maures; et il profita, au rapport de Gomez, de sa présence à Séville en même temps que ses souverains, pour tâcher de faire envoyer dans le Nouveau-Monde de nouveaux missionnaires (1). Gomez veut sans doute parler ici du voyage (dont nous avons parlé au ch. VIII) que notre archevêque fut obligé de faire à Séville, vers le commencement de l'année 1500, pour se justifier auprès de ses souverains et les tranquilliser au sujet de la révolte de l'Albacin. On aurait alors, sur son conseil, envoyé à Hispaniola beaucoup de religieux distingués, de toute espèce d'Ordres, entre lesquels se seraient trouvés François Ruyz, le compagnon et l'ami de Ximenès, Jean Trassiera, et Jean Robled (2). Mais s'il est exact de dire que, par l'impulsion de Ximenès, une mission fut envoyée en Amérique au commencement du XVI^e siècle, la date assignée par son ancien biographe est inexacte, et c'est lui tout le premier qui se convainc d'erreur. En effet, quelques lignes plus bas, Gomez rapporte que, parmi ces missionnaires, Ruyz revint en Espagne au bout de six mois pour cause de maladie, avec la même flotte qui devait ramener Bobadilla prisonnier (3). Or, ceci eut lieu pendant l'été 1502; et si Ruyz était déjà parti pour l'Amérique avec Bobadilla, son séjour y aurait été de deux années entières, et non de quelques mois seulement.

(1) Gomez, l. c., p. 962, 27.

(2) Gomez, l. c., p. 962, 36.

(3) Gomez, l. c., p. 962, 43.

Pour rectifier les données de Gomez , continuons de quelques années l'histoire profane du Nouveau-Monde. Bobadilla arriva le 23 août 1500 à Hispaniola (1) et traita sur-le-champ Colomb comme un criminel ; il alla même jusqu'à le renvoyer chargé de chaînes en Espagne ; et sans doute, comme le dit ironiquement Ferdinand Colomb, fils et biographe de l'Amiral , il le fit lier ainsi , de peur que , favorisé par quelque hasard , il ne réussît à revenir à la nage à Hispaniola (2).

C'est ainsi que l'homme dont le monument est *un monde*, revint en Espagne comme un criminel , le 25 novembre 1500. Mais les souverains , indignés d'un tel traitement , le délivrèrent au plus tôt , et pour punir Bobadilla de l'abus monstrueux qu'il faisait de son pouvoir , ils prononcèrent sur-le-champ sa destitution. On désigna aussitôt pour nouveau gouverneur de l'Amérique, Nicolas d'Ovando , chevalier de l'Ordre d'Alcantara , qui leva l'ancre le 13 février 1502 , et renvoya Bobadilla prisonnier en Espagne dès le mois de juillet de la même année (3). Une violente tempête anéantit presque toute la flotte , et Bobadilla lui-même fut enseveli dans les flots , tandis que Ruyz , avec un petit nombre de bâtiments (6-8) (4) atteignit enfin heureusement la côte d'Espagne.

Il est facile de voir que les six mois dont parle Gomez sont tout à fait exacts , si nous admettons que Ruyz fit voile pour le Nouveau-Monde avec Ovando , au mois de février 1502 , et qu'il en revint pendant l'été de la même

(1) Herrera , Dec. I , lib. IV , c. 8 , p. 10. Navarrette , relation des quatre Voyages entrepris par Chr. Colomb. Paris, 1828 , t. 3 , p. 57.

(2) Fernando Colon, Hist. del Amirante, c. 86. Prescott, II p , p. 185.

(3) Herrera, Dec. I, lib. V, c. I, p. 423; c. 2, p. 426.

(4) Non pas seulement 2-3 , comme le dit Robertson dans son Histoire d'Amérique. Herrera, Dec. I, l. V, c. 2.

année sur la flotte qui fut si malheureuse. Aussi Herrera raconte-t-il que dix Franciscains, sous la direction du P. Alonso del Espinar, s'embarquèrent pour le Nouveau-Monde avec Ovando (1).

Quant à l'importance que le roi, et surtout la reine, attachaient alors à la conversion des pays nouvellement découverts, elle ressort clairement des avis qu'ils donnèrent à Ovando avant son départ: « Il devait déclarer libres tous les Indiens, les gouverner avec équité, et presser avec zèle leur instruction dans la sainte foi catholique; surtout, il ne devait pas permettre qu'on les molestât en aucune manière, de peur que cela ne retardât ou n'empêchât leur conversion (2). »

Il n'est plus guère besoin de remarquer que Wadding, l'annaliste de l'Ordre de Saint-François, fixe aussi exactement l'envoi de la mission en question à l'année 1502 (3). Ce qui serait plus important, ce serait de découvrir les raisons de l'erreur commise par Gomez. Il savait très-bien que le Franciscain Jean Trassierra était déjà parti pour l'Amérique avec Bobadilla (4); et c'est ce qui lui fit admettre faussement que les autres missionnaires partirent aussi alors avec Bobadilla, en société avec Trassierra, tandis qu'en réalité ils ne suivirent leur confrère que deux ans plus tard.

A partir de l'an 1502, les données manquent sur la part que prit Ximenès à la conversion du Nouveau-Monde, jusqu'au temps où, après la mort de Ferdinand, il se chargea de la régence en Castille.

(1) Herrera, Dec. I, l. V, c. I, p. 423. Irving, etc., l. XIV, c. 3. Six autres missionnaires étaient partis avec Bobadilla. Irving, l. XIII, c. 4.

(2) Herrera, Dec. I, l. IV, c. 2, c. 42.

(3) Wadding, *Annales Minorum*, t. XV, p. 247, n. 3.

(4) *Ibid.*, t. XV, p. 229, n. 2; et p. 248, n. 4. Herrera, Dec. I, lib. IV, c. 9. p. 413.

Le nouveau gouverneur Ovando , conformément à l'ordre d'Isabelle , avait donc aboli les *repartimientos* et déclaré libres tous les Indiens ; mais, voyant que ceux-ci, cédant à leur paresse naturelle , ne voulaient pas même travailler moyennant un salaire, ni rien apprendre davantage touchant la foi chrétienne , et qu'ainsi les colonies espagnoles étaient menacées d'une ruine (1) prochaine ; pressé par la nécessité , il rétablit , sous sa propre responsabilité , une sorte de *repartimientos* , qu'on appela *locaciones*. Il forçait les Indiens à travailler, pendant un temps réglé , à l'exploitation des mines ou à l'agriculture , pour le compte des Espagnols , moyennant un salaire ; et il réussit à obtenir pour cette mesure l'approbation d'Isabelle elle-même , cette grande patronne des Indiens. Les deux rois lui donnèrent encore de bonnes instructions relativement à la conversion des sauvages (2) ; mais la dureté d'Ovando , laquelle obscurcit son administration d'ailleurs sage et digne d'éloges, empêcha la foi chrétienne de se répandre, parce que ceux qui la professaient devaient être pour les malheureux Indiens un objet d'horreur.

On avait eu grand soin de cacher à Isabelle les abominations commises par des chrétiens dans le Nouveau-Monde ; et lorsque, peu de temps avant sa mort, elle en eut connaissance , elle donna encore , dans les derniers jours de sa vie, de belles preuves de sa sollicitude pour ceux qui étaient si mal traités, et sur son lit de mort , elle arracha à son époux la promesse de déposer Ovando , promesse qui , à la vérité , ne fut tenue que bien tard (3). Elle laissa en outre , dans son testament ,

(1) Herrera, Dec. I, l. V, c. 2, p. 440.

(2) Ibid. et c. 2, p. 443.

(3) Weise, sur B. de Las Casas , dans *Ilgens Zeitschrift für die histor. Theologie*, t. IV, p. 484.

relativement aux Indiens, une disposition par laquelle elle recommandait fortement et de la manière la plus sérieuse à ses successeurs, de hâter la bonne œuvre de la conversion et de la moralisation des pauvres Indiens, de les traiter avec la plus grande bonté et de compenser les dommages qu'ils pourraient avoir éprouvés dans leurs personnes ou dans leurs biens (1).

Mais, après la mort d'Isabelle, la condition des indigènes s'empiira encore sous Diégo, fils de Colomb, et surtout sous Albuquerque; et l'avidité des Espagnols fut portée si loin, que ce n'était pas sans raison que le cacique Hatuey croyait que le Dieu des chrétiens, c'était l'or. Dans un tel état de choses, ce fut presque en vain qu'on bâtit en Amérique des églises chrétiennes et qu'on y fonda des évêchés: les Indiens avaient une telle répugnance pour la religion de leurs oppresseurs, que le cacique Hatuey, dont nous venons de parler, déclarait ne pas même vouloir aller au ciel, s'il s'y trouvait aussi des Espagnols (2).

Dans cette nécessité, des prêtres chrétiens, surtout Las Casas (3) et les missionnaires de l'Ordre de Saint-Dominique, se mirent à plaider, en chaire et dans le confessionnal, la cause de la liberté des Indiens et des droits de l'humanité. Dès l'année 1511, Montesino, un des prédicateurs les plus distingués des Dominicains en Amérique, prêchant dans l'église principale de Saint-Domingue, en présence du gouverneur Diégo Colomb, des employés et d'autres personnages considérables de toute espèce, tonna avec toute l'impétuosité de l'éloquence populaire, contre les mauvais traitements dont les indigènes étaient l'objet. Les

(1) Prescott, II p., p. 365.

(2) Weise, dans *Ilgen Zeitschr.* t. IV, p. 482.

(3) Il était parti pour l'Amérique avec Ovando, en 1502. Irving, etc. Appendice n. XXVI.

auditeurs , craignant que leurs intérêts pécuniaires n'en fussent lésés , demandèrent aux supérieurs de l'Ordre que le hardi religieux fût puni , comme ayant parlé contre une disposition royale. Mais le vicaire des Dominicains en Amérique , le P. Pierre de Cordoue , homme de beaucoup de prudence , repoussa cette demande , en déclarant , que « ce que le Père avait dit , était la manière de voir de tout le couvent , et qu'il n'avait rien fait en cela qui ne s'accordât avec le service de Dieu et celui du roi. » On menaçait alors d'expulsion l'Ordre entier , si le P. Montesino ne se rétractait. Celui-ci se montra disposé à le faire , et le dimanche suivant , l'église se trouva , à ce propos , si remplie qu'on y étouffait. Mais le Père , à la surprise générale , n'ayant fait que répéter et confirmer du haut de la chaire ses précédentes assertions , il fut immédiatement accusé auprès du roi par les employés. Les Dominicains n'en persévérèrent pas moins dans le zèle qui les animait , et continuèrent de refuser l'absolution et l'administration des Sacrements à quiconque conserverait un seul indien comme esclave.

Les Franciscains , le P. Espinar à leur tête , adoptèrent alors une pratique moins rigoureuse , et des deux côtés on fit partir pour l'Espagne des envoyés , chargés de porter ce différend au tribunal même du roi. Le P. Montesino avait aussi paru devant Ferdinand et avait fait sur lui une impression favorable. Toutefois , voulant faire examiner la chose à fond , le roi établit une *junte* , composée d'un assez grand nombre d'hommes d'Etat et de théologiens , qui adoptèrent pour règle les dispositions prises par Isabelle dans son testament , et déclarèrent les Indiens libres et devant jouir de tous les droits naturels de l'homme (1).

(1) Herrera, Dec. I, lib. 8, c. 2 et c. 12.

Malgré cette déclaration , les repartimientos furent continués , et le roi ordonna seulement en 1512 de bien traiter les Indiens ; il ne permettait de réduire à l'état d'esclaves proprement dits, que les anthropophages Caraïbes (1). Bien plus, le roi Ferdinand alla jusqu'à déclarer, en 1513, en faveur des Espagnols , que , d'après l'examen des savants et selon la bulle d'Alexandre VI qui assignait au roi la possession du Nouveau-Monde , les repartimientos étaient tout à fait en harmonie avec le droit divin et humain, et que chacun pouvait sans inquiétude de conscience posséder des Indiens , attendu que toute la responsabilité en était au roi et à son Conseil ; que , pour les Dominicains , ils devaient désormais user de plus de modération (2).

Sur cela , Las Casas repassa en Espagne en 1515 , et se présenta devant le roi lui-même comme avocat des Indiens. Sa démarche eut tant de succès que Ferdinand promit de remédier au mal. Mais la mort l'empêcha d'exécuter cette résolution ; et comme Las Casas voulait à cet effet se rendre en Flandre auprès du jeune roi , Ximenès , élevé alors à la régence de la Castille , le détourna de ce voyage par la promesse de remédier lui-même à la chose.

Le Cardinal donna en effet audience à Las Casas , en présence d'Adrien , doyen de Louvain , du ministre , le licencié Zapata , des docteurs Carvajal et Palacios Rubios , et de Fr. Ruyz , élevé au siège épiscopal d'Avila ; et se fit lire avant tout les lois données auparavant sur cet objet à l'occasion du P. Montesino. Il ordonna ensuite au zélé intercesseur des Indiens , de concert avec le docteur Palacios Rubios , d'examiner d'après quelle forme ils devaient être régis ; et lorsqu'ils eurent présenté leur rapport , il

(1) Herrera, Dec. I, l. VIII, c. 42, p. 224.

(2) Ibid., Dec. I, l. IX, c. 44, p. 256.

prit la résolution suivante, qui saisit de frayeur les ministres du roi défunt : « Ce ne sont pas , dit-il , des hommes d'Etat, mais des moines , qui, munis de pouvoirs étendus, doivent décider la chose sur les lieux mêmes, à Hispaniola. Toutefois , comme les Franciscains et les Dominicains ne lui paraissaient point entièrement exempts de préjugés et impartiaux dans cette affaire , il demanda au général des Hiéronymites plusieurs moines de cet Ordre, pour les envoyer en Amérique revêtus de l'autorité royale.

Le général , qui résidait dans le couvent de Saint-Barthélemi de Lupiana , convoqua aussitôt tous les prieurs de la province de Castille à un chapitre privé , où l'on répondit au vœu du Cardinal , en choisissant , pour remplir ses vues , douze des frères les plus éprouvés. Quatre prieurs partirent aussitôt pour Madrid , afin de donner connaissance au Cardinal de ce qui avait eu lieu. Ximenès leur donna audience un dimanche après midi , dans le couvent de Saint-Jérôme , étant accompagné d'Adrien, de Zapata, de Carvajal, de Rubios et de l'évêque d'Avila. Las Casas fut aussi mandé, et reçut l'ordre de se rendre aussitôt près du général des Hiéronymites , pour le prier d'indiquer, entre ces douze religieux de son Ordre, les trois qui lui paraissaient les plus aptes à la mission dont il s'agissait. Le choix tomba sur les P. P. Bernardin de Manzanédo , Louis de Figueroa , prieur de la Méjorada à Olmedo , et sur le prieur du couvent des Hiéronymites à Séville (1).

Ximenès prit cette résolution sans avoir égard à ce que tous les espagnols revenus d'Amérique et qui vivaient à la cour , s'élevaient contre Las Casas , l'accusant de se laisser entraîner jusqu'à l'imprudence par l'impétuosité

(1) Herrera , Dec. II, l. 2, c. 3, p. 27. Gomez , l. c., p. 4085 ; Fléchier , l. IV, p. 365.

de son zèle , et de s'être manifestement permis des exagérations dans la peinture qu'il avait faite de l'état des choses au Nouveau-Monde. Si ses plans étaient adoptés , disaient-ils , c'en était fait désormais de la civilisation et de la conversion des Indiens ; car ce double but ne pouvait être atteint , si l'on ne contraignait les grossiers et paresseux indigènes à travailler et à se mettre en relation avec les chrétiens (1).

Ximenès fit aussi rédiger alors les instructions qu'il voulait donner aux religieux , chargés d'être ses commissaires dans le Nouveau-Monde. Aussitôt après leur arrivée, ils devaient , avant toute chose , déclarer libres les Indiens appartenant à quiconque n'habitait pas lui-même l'Amérique. Ils devaient aussi mander au plus tôt les possesseurs des colonies , leur déclarer que les bruits fâcheux qui s'étaient répandus au sujet de leur conduite , étaient le motif de leur arrivée en Amérique , et même s'ils le jugeaient nécessaire , les interroger sous serment sur la situation du pays. Les commissaires étaient également chargés de se procurer secrètement les renseignements les plus exacts à ce sujet , et de songer au moyen de remédier aux abus.

Les Pères devaient aussi convoquer les principaux caciques de l'île , et leur déclarer , au nom de la reine Jeanne et de Charles , son fils , qu'ils étaient sujets libres de Leurs Altesses ; qu'on examinerait les torts commis envers eux et qu'on trouverait moyen d'y apporter remède ; qu'ils devaient donner avis de ces dispositions aux autres caciques et à leurs Indiens , afin qu'ils pussent délibérer en commun sur les moyens d'alléger leur situation , que Leurs Altesses avaient fort à cœur d'adoucir. Et pour que

(1) Herrera, Dec. II, l. 2, c. 3.

les Indiens ajoutassent foi à leurs paroles , il était recommandé aux commissaires , lorsqu'ils voulaient leur parler , de prendre avec eux quelques-uns des religieux qui pouvaient avoir gagné la confiance des sauvages , et appris à comprendre leur langue (1).

Les autres chapitres de l'Instruction recommandaient aux trois Pères de faire visiter les îles du Nouveau-Monde , et examiner à fond leur situation par les moines qu'ils s'adjoindraient , et de chercher à recueillir les renseignements les plus exacts sur la manière dont les Indiens avaient été traités jusqu'alors. Dans les quatre îles qui possédaient des mines , il fallait tâcher de fonder des villages d'Indiens , afin que , rapprochés du lieu de leur travail , ils en fussent moins incommodés. Ces villages devaient contenir trois cents citoyens , un pareil nombre de maisons , avec une église , une habitation plus grande pour le cacique et un hôpital.

Quant à l'emplacement des colonies , il fallait , autant que possible , se conformer , dans le choix à faire , au goût des caciques et de leurs Indiens.

D'autres tribus indiennes , plus éloignées des mines , devaient être réunies en villages dans leur patrie , et astreintes à l'agriculture et aux soins des troupeaux , avec obligation de payer au roi un tribut proportionné.

A chaque village devait être assigné un territoire convenable , plutôt trop grand que trop petit , et partagé de manière que chaque citoyen reçût une portion de terrain et que le cacique en eût quatre. Le reste devait servir de pâturage et d'aires à battre le grain. Aucun Indien , du reste , ne pouvait être forcé à faire partie de ces villages.

(1) Herrera, Dec. II, l. 2, c. 4, p. 28.

Si les sujets d'un cacique ne suffisaient pas pour former un village, il fallait réunir plusieurs de ces communautés, en conservant à chaque cacique le gouvernement des siens ; seulement, les petits caciques devaient, comme auparavant déjà, se soumettre aux plus grands. Chaque village devait être régi par le cacique principal, de concert avec l'ecclésiastique et l'administrateur royal. Quant à ce dernier, il avait, à l'instar des commissaires de districts, l'inspection de plusieurs villages à la fois et devait toujours être castillan. Si un cacique, n'ayant pas d'héritier mâle, ne laissait pour héritière qu'une fille, et qu'un castillan vint à l'épouser, il succédait à son beau-père dans la charge de cacique. Les caciques pouvaient, de concert avec l'ecclésiastique, punir leurs subordonnés et prononcer contr'eux jusqu'à la peine du fouet ; mais les cas plus graves devaient être soumis à la sentence des tribunaux royaux, lesquels pouvaient aussi punir les caciques, s'ils ne remplissaient pas leurs devoirs (1).

Les Pères étaient chargés d'inculquer aux administrateurs de district la nécessité de visiter de temps en temps les villages d'Indiens qui leur étaient soumis, et de veiller à ce que les Indiens, avec leurs familles, vécussent dans leurs demeures d'une manière réglée, et fissent preuve de diligence soit dans le travail des mines, soit dans le soin des troupeaux et la culture des champs. Mais on ne pouvait en aucune manière les opprimer ni les charger d'un travail trop fort, chose à laquelle les administrateurs devaient jurer de faire attention. Ces derniers pouvaient, dans l'exercice de leurs fonctions, se faire escorter de trois ou quatre castillans armés ; mais il ne fallait permettre aux Indiens d'autres armes que celles qui étaient nécessaires pour la chasse. Les administrateurs et les ecclésiastiques

(1) Herrera, Dec. II, l. 2, c. 4, p. 28, 29.

des villages indiens devaient , en outre , travailler à ce que les sauvages commençassent à porter des vêtements et à dormir dans des lits , à ne vendre leurs meubles de ménage , ni leurs outils , enfin à observer la monogamie et la perpétuité des mariages ; et d'autre part, à ce que les femmes fussent chastes, sous peine, pour les adultères, d'être battues de verges.

Les administrateurs devaient , pour leurs services, recevoir un salaire convenable, à payer, moitié par le roi, moitié par les villages indiens qu'ils surveillaient : en outre , ils devaient être mariés pour obvier à d'autres abus , et tenir un registre, où fussent inscrits les noms des caciques et de leurs Indiens, avec des annotations sur leur application au travail ou leur paresse.

Afin d'instruire les Indiens dans la foi, il fallait établir, dans chaque village , un moine ou un ecclésiastique séculier , qui enseignât chacun d'après ses facultés, prêchât et administrât les sacrements, eût soin de les habituer à assister à la sainte Messe , d'y faire asseoir les hommes séparés des femmes , et de les exhorter à payer les dîmes et les prémices à l'Eglise et à ses ministres. Ces ecclésiastiques devaient tous les dimanches et jours de fête, et quelquefois pendant la semaine, célébrer la Messe pour les Indiens, et recevoir en retour une partie des dîmes, ainsi que les offrandes casuelles qu'on pouvait leur faire; mais ils n'osaient rien prélever pour les confessions, ni en général pour l'administration des sacrements , pour les mariages , ni pour les enterrements. Tous les dimanches et jours de fête au soir, l'ecclésiastique devait, au son de la cloche, convoquer les Indiens à l'explication du catéchisme , et imposer à ceux qui ne s'y rendaient pas de légères pénitences canoniques. Il fallait, dans chaque village, charger un sacristain du service de l'église pour les choses de moindre im-